

Mais si le monde fume encor sous ses débris,
Les siècles écoulés n'ont pas marqué de rides
Sur votre front d'azur : vos voiles aux blancs plis
S'ouvrent comme autrefois brillants, larges, rapides.

Parfois vous bondissez dans le bleu firmament,
Plus légers, gracieux que la blanche nacelle
Qui danse à l'horizon sur le flot écumant
Où l'appelle en chantant le vent toujours fidèle ;

Puis fiers, majestueux, vous portez dans vos flancs,
Cachés à tout regard, dans l'ombre et le mystère,
La foudre qui soudain éclate en traits brûlants,
Dieu même quand il veut descendre sur la terre !

Montez, courez, volez de par delà les mers,
Couronnez de vapeurs les riantes collines ;
Allez revoir encor ces lieux qui me sont chers,
Et quelquefois pleurez sur les grandes ruines...

Le soir rassemblez-vous tous aux portes du ciel,
Empruntez l'or si pur des rayons de l'aurore
Pour former au couchant un trône à l'Eternel,
A la gloire du Dieu que la nature adore !

Et sous ses pieds soyez comme les flots d'encens
Qui parfument l'autel, plus purs que le dictame :
Hommage de nos cœurs, ineffables accents,
Doux et chastes parfums des prières de l'âme !...

M. J. M.

Collège St-Viateur, Bourbonnais Grove, Ill., juin 1879.

Une journée de Mai à Paris

Le ciel est beau, la tiède brise du printemps agite mollement les arbres nouvellement parés de leur feuillage vert tendre. Qu'il fait bon sentir les douces effluves de la nature qui se renouvelle ; qu'il fait bon écouter les oiseaux chanter sur le bord de leurs nids ; qu'il fait bon respirer le parfum des lilas et des giroflées ; qu'il fait bon enfin pouvoir secouer l'hiver et humer le renouveau ! Allons donc nous promener. Sortons de cette chambre où le froid, la pluie, la mauvaise saison nous ont si longtemps tenus enfermés. C'est peut-être bien aujourd'hui le premier beau jour que nous offre 1879 ; car ce n'est point par le soleil que Mai nous a salués cette année, c'est par des frimas, de la neige, voire même de la glace. — Où est mon chapeau ? Où est mon léger pardessus ? Où est ma canne de flâneur ? — Bon — Me voilà prêt, je sors content, joyeux, en disant : "A ce soir, bien tard !"

Mais je suis seul, et, malgré les moineaux qui piaillent sur chaque toit, malgré les pinsons et les fauvettes qui chantent joyeusement, malgré la verdure et les fleurs qui semblent sourire comme un ami qui vient vous revoir après six mois d'absence, malgré le zéphyr caressant qui prodigue ses plus douces haleines ; oui, malgré toutes ces délicieuses choses, il est triste de se trouver seul attablé à ce somptueux festin du printemps. Il me faut donc un compagnon qui me dise ses impressions et qui écoute les miennes. "Un bon morceau bien partagé ne fit jamais mal", dit un vieux proverbe ; je

crois que l'on peut parfaitement en dire autant au sujet d'un plaisir. Où chercherai-je maintenant ce compagnon, cet ami, cet autre moi-même ? Mon embarras ne sera pas long, et mon cœur, qui a les bras d'une tout autre mesure que mon corps, va tout simplement prendre votre main, cher lecteur de la *Voix de l'Ecolier*. Oui, c'est avec vous que je veux faire ma première promenade de l'année. Allons, y êtes-vous ? Les cœurs ne connaissent pas de distance, vous le savez bien ; et, malgré l'océan, nous pouvons facilement nous réunir. Bonjour à tous, Messieurs, il y a réellement longtemps que je n'ai eu le bonheur de vous voir. C'est ma faute sans doute, mais veuillez m'excuser, car, jusqu'à présent, il a fait si triste, si mauvais, si froid ; je me sentais si morose, que je n'ai osé me montrer à personne. Je n'avais pas même le courage de sourire. J'étais en colère contre moi, contre le temps, contre les hommes. Maintenant je me sens plus gai, et je vous retrouve. Vous me reconnaissez probablement à peine ; depuis longtemps vous avez oublié le pauvre Jean MÉRATI. Allons, serrons-nous la main, et pour renouveler connaissance, faisons ensemble une petite promenade à travers Paris.

Voyez, la grande ville est paisible. Par ses fenêtres qui s'ouvrent, elle semble rire à ce soleil printanier. Cependant, si vous regardez un peu, vous verrez qu'un nuage de tristesse plane sur elle. Quand on croit qu'elle rit, c'est souvent qu'elle baille, car elle s'ennuie notre Babylone ! On comprend qu'il lui manque quelque chose. Que lui manque-t-il donc ? — Dame ! demandez-le-lui. Moi je ne saurais trop vous le dire. — Peut-être regrette-t-elle son passé où de brillantes fêtes égayaient ses demeures, où une cour éblouissante l'animait comme l'âme anime le corps ; peut-être pense-t-elle à ses joyaux détruits par l'incendie, à ses richesses passées à l'étranger, à ses enfants assassinés, à l'incertitude ou plutôt aux menaces de l'avenir. Enfin elle est triste ; elle expérimente, comme tout ici-bas, que les jours se suivent mais ne se ressemblent point. Ainsi l'année dernière, à cette époque, Paris était en grande toilette de réception : l'exposition universelle lui amenait chaque jour une multitude d'étrangers. C'était une animation, un va-et-vient continu de princes, d'Anglais, d'Américains, d'Allemands, d'Espagnols, d'Italiens, de Chinois, d'Africains, etc., etc. C'était alors que le Marseillais pouvait dire : "Y en a-t-il de ces Parisiens à Paris, bon Diou !" Et le canon d'allégresse tonnait, et le lampion joyeux s'illuminait, et la lanterne enflammée se balançait, et le drapeau national flottait, et l'on riait, et l'on causait, et l'on dansait. Maintenant tout cela n'est plus qu'un souvenir, à peine un souvenir. Et les joies de la veille font trouver plus triste le lendemain.

Après l'hymne de fête chanté par les arts, l'industrie et le commerce, on entend les cris de détresse, les cris de la faim jetés par ces trois malheureux ruinés dans un festin. L'ouvrier erre dans les rues, et de partout s'élève la plainte de la misère. Pauvre Paris ! pauvre France ! Encore si l'on travaillait à rétablir ta prospérité, à t'assurer un lendemain ! Mais, hélas ! la division